

Oraison Funèbre

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE;

Prononcée à Paris, le 24 novembre 1683, en l'Eglise des religieuses du Val-de-Grâce, où son cœur repose; en présence de monseigneur le DAUPHIN, de MONSIEUR, de MADAME, de MADEMOISELLE, et des princes et princesses de sang.

Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.

Les fondemens éternels sur la pierre solide et ferme, et les commandemens de Dieu sont dans le cœur de la femme sainte.

Eccli. c. 26.

MONSIEUR,

Au milieu de ce funèbre appareil, dans ce temps sacré où la mort amasse de grandes dépouilles, à la vue de ce triste cercueil et de ce cœur royal qui n'est plus que cendre, vous pensez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité et du néant des grandeurs humaines.

L'Esprit de Dieu nous apprend dans ses Ecritures (1) qu'il faut déplorer le sort des pécheurs. Leur vie passe comme l'ombre (2); il vient un jour fatal où périssent toutes leurs pensées (3); leur mémoire

(1) Ps. 9.—(2) Ps. 143.—(3) Ps. 145.

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE.

117

fait un peu de bruit (1), et va se perdre dans un silence éternel. Les biens qu'ils ont acquis échappent de leurs mains avares (2); leur gloire sèche comme l'herbe, leurs couronnes se flétrissent, et tombent presque d'elles-mêmes (3). Il est vrai: ce qui sert à la vanité n'est que vanité, et tout ce qui n'a que le monde pour fondement, se dissipe et s'évanouit avec le monde.

Mais le même Esprit de Dieu nous enseigne que la grandeur est solide quand elle sert à la piété (4). Il y a des couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richesses qu'on répand dans le sein des pauvres (5), un royaume qui appartient à Jésus-Christ (6), et qui n'est pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la croix même du Sauveur (7), et une élévation des justes qui demeure éternellement, parce qu'elle est fondée sur la pierre (8); et cette pierre, selon l'Apôtre, c'est notre Seigneur Jésus-Christ (9).

Je ne viens donc pas ici vous désabuser des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon usage qu'on en peut faire. Ce n'est pas mon dessein de vous émouvoir par mon discours, mais de vous instruire par des exemples; et je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une reine (10), mais à imiter une sainte. C'est ainsi que saint Paul appelait autrefois les chrétiens; et c'est ainsi que j'appelle très-haute, très-puissante, très-excellente et très-religieuse princesse, Marie-Thérèse, infante d'Espagne, reine de France et de Navarre, qu'une piété sans interruption, et une fidélité constante à observer la loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ses autels par les ministres de son Evangile.

Quand on a pour matière de ces sortes d'éloges

(1) Ps. 75.—(2) Ps. 39.—(3) 1 Cor. 9.—(4) Apoc. 4.—(5) Joan. 18.—(6) Gal. 6.—(7) Eccles. 27.—(8) Ps. 110.—(9) 1 Corinth. 10.—(10) Eph. 4. Philép. 5.

une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin , et où le christianisme est réduit à quelques actes de religion faits dans le cours d'une maladie , qu'il est difficile qu'on ne flatte la vanité , ou que du moins on ne l'épargne , qu'on ne confonde la fortune avec la vertu , et qu'on ne jette sans y penser quelques grains de l'encens que l'on doit à Dieu , sur le monde qui n'est qu'une idole ! Malheur à nous si nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé , si nous consacrons sans discernement ces victimes purifiées à la hâte , sur le point de recevoir le coup mortel , et si nous excusons des années de vanité , en faveur de quelques jours de pénitence !

Grâces à Jésus-Christ , je suis aujourd'hui à couvert de ces difficultés et de ces craintes. Je parle d'une reine que le Ciel avait prévenue de ses bénédictions , et dont la vertu ne s'est jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à bien mourir , et sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelque endroit de ses actions que je touche , tout est vertu , tout est piété. Intrigues de cour , affaires du monde , raisons d'Etat , vous n'avez point ici de part ; et c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute chrétienne. La conduite de Dieu sur la reine , la conduite de la reine à l'égard de Dieu , ou , pour diviser mon discours par les paroles de mon texte , les desseins de Dieu , fondemens éternels de la piété de cette princesse , accomplis en elle ; les commandemens de Dieu gravés dans son cœur et mis en pratique , sont toute la matière de son éloge. *Fundamenta aeterna supra petram solidam , et mandata Dei in corde mulieris sanctae*. Je ne dis rien que son cœur , que nous voyons ici , n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle , et je prends sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'IL n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou de condition , et que sa providence veille indifféremment sur tous les hommes , l'Écriture-Sainte (1) nous enseigne pourtant qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône , et qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles , revêtues de sa puissance et de sa grandeur , et faites proprement à sa ressemblance et à son image. Il les conduit par son Esprit , il les fortifie par sa vertu , il les couronne dans ses miséricordes (2). Il tient leurs cœurs entre ses mains , et les tourne comme il lui plaît , afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés et à l'avancement de sa gloire. Reconnaissons , Messieurs , cette protection et cette conduite de Dieu sur la reine.

Elle était d'une maison auguste qui remplit plusieurs trônes à la fois , qui donne depuis long-temps des empereurs , des rois et des reines à toute l'Europe , et qui regarde la gloire et la piété comme ses biens héréditaires. Elle était fille de ces rois qui , par la force des armes , par la prudence des conseils , ou par le droit des successions , ont réuni plusieurs couronnes en une seule , qui portent leur domination au delà des mers et des monts , qui se font obéir dans l'Ancien et le Nouveau Monde , et dont la puissance s'étend si loin , qu'ils gémissent , pour ainsi dire , sous le faix de tant de provinces et de royaumes , et que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevait sa naissance , c'est qu'elle la devait à une fille de Henri-le-Grand (1) , et que le sang de nos rois , ce sang le plus noble et le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune maison royale ,

(1) Ps. 104. Ps. 17.—(2) Prov. 21.

(3) Elisabeth de France reine d'Espagne.

était heureusement mêlé au sang d'Autriche et de Castille.

Le Ciel n'avait mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au dehors reine magnifique, au dedans humble servante de Jésus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de rois dont elle tirait sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu, d'où dépendait toute sa vertu : elle voyait dans la suite de ses ancêtres non pas ce qui l'ennoblissait devant les hommes, mais ce qui pouvait la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle allait chercher et sa fin et son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de chrétienne. On la vit souvent s'abaisser et se dérober à sa dignité pour se jeter aux pieds des pauvres : et si des yeux mortels pouvaient percer ces voiles qui couvrent au dedans de nous les opérations de la grâce et les sentimens de nos consciences, on l'aurait vue établir au dedans d'elle le règne de Dieu selon les règles évangéliques (1), planter la croix de Jésus-Christ sur un tas de sceptres et de couronnes, recevoir le sang du Sauveur pour purifier le sang de ses pères, effacer les titres de sa maison pour y graver ceux de son baptême; et, dans ce cœur où le mensonge et la flatterie n'osèrent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenait ses devoirs, et qui lui montrait ses faiblesses.

Quoique Dieu par sa grâce eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aïdât des instructions et des exemples d'une mère, qu'une sincère piété, une tendresse, respectueuse pour son époux, une bonté officieuse et libérale pour ses su-

(1) *Luc. 17.*

jets, un courage mâle dans les l'Etat, et une sage patience dans les lullations domestiques, avaient à l'Espagne où elle régnaît, et à était sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune infantesse apprit les premières règles de la sagesse chrétienne à Dieu par reconnaissance ce de sa bonté; que le bonheur des ne pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire; et que, parmi tant de choses vaines et superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumait dans son enfance à craindre Dieu et à l'aimer; et l'on peut dire d'elle ce que l'Écriture a dit d'une autre reine, qu'elle ne changea pas son éducation : *Et non mutavit Esther educationem suam* (1).

Providence éternelle, c'était pour nous que vous formiez ce cœur chrétien. Vous conduisiez ces deux princesses à vos fins par des voies secrètes; et, pour partager vos faveurs aux deux premiers royaumes du monde, vous vouliez que la fille vint comme restituer à la France tant de vœux et tant de vertus que la mère avait portés à l'Espagne.

Le Ciel fit naître en même temps, et faisait croître sous une pareille éducation, le roi, dont la naissance miraculeuse promettait à tout l'univers une vie pleine de miracles. On voyait avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance; les nœuds en étaient serrés dans l'éternité; et par des droits secrets que le Ciel avait décidés, la princesse du monde la plus parfaite appartenait déjà au plus grand des rois. Ils travaillaient sans y penser, à se plaire et à se mériter l'un l'autre. Louis recueillait dans son esprit

(1) *Esth. 2.*

121 grands
ces grandes
qu'il ex
dans des
à

était heureusement principes qui composent l'art de régner, Castille, et ce avec tant de gloire. Thérèse s'avancait

Le sa connaissance des vertus chrétiennes, qu'elle pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence et le courage se fortifiaient insensiblement par l'expérience; en l'autre, la modestie et la piété s'entretenaient par la prière. Dieu donnait au roi sa justice et son jugement pour le gouvernement de son peuple; à la reine, sa miséricorde et sa charité pour le soulagement des pauvres. L'un, nourri dans ses camps et dans ses armées, commençait à prendre cette glorieuse habitude qu'il a de vaincre; l'autre, élevée aux pieds des autels, s'accoutumait à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le soin que le Ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes ames qu'il devait rassembler un jour; et tels étaient, dans les desseins éternels de Dieu, les préparatifs de cette puissance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration et la jalousie de toutes les autres.

La destinée du monde entier était liée à celle de cette princesse. Chacun croyait voir en elle la fin des misères publiques et particulières; et les peuples la regardaient comme cet ange de l'Apocalypse (1), envoyé de Dieu sur la terre, l'arc-en-ciel sur la tête, pour marquer la paix et les miséricordes du Seigneur, et le visage comme le soleil, pour dissiper les nuages qui couvraient toute la face de l'Europe, et pour allumer dans le cœur d'un jeune roi victorieux, des feux plus doux et plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avait été réservée, Messieurs, et c'était uniquement à ses vœux que devait s'accorder une paix ferme et générale (2).

La France l'avait désirée, même dans sa prospérité. Une reine alors régente (3) l'offrait aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés autels,

(1) *Apoc. 10.*—(2) La paix de Munster.

(3) Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

vous le savez, des troupes de vierges chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublèrent leurs oraisons, et les prêtres de Jésus-Christ en firent une partie des vœux de leurs sacrifices. Qui n'eût dit que tous les princes allaient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres lassés de leurs victoires; et que rien ne pouvait retarder un traité où la justice et la religion avaient tant de part, et où chacun devait trouver sa consolation ou son avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de sa paix et de sa miséricorde n'était pas encore arrivé. Les passions des particuliers opposées au bien commun, les difficultés survenues dans ce grand nombre d'intrigues et de partis, les négociations traversées par la mauvaise foi des uns ou par l'impatience des autres, et l'accord à peine conclu entre la France et l'Allemagne, firent voir que la paix n'est pas un bien que le monde donne, et que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît, se réservait à la donner par l'entremise de notre princesse.

Ce fut en effet, Messieurs, la première bénédiction de son mariage. Représentez-vous cette île fameuse où deux hommes chargés des intérêts et du destin des deux nations faisaient valoir leur habileté à disputer les droits des couronnes, et tantôt se soutenant avec grandeur, tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse et la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance; alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la providence de Dieu, et non pas le fruit des travaux et de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux où on la vit sortir, comme la colombe de l'arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement pour annoncer aux provinces leur félicité, et porter par-

tout où elle passait la paix et la joie dans les cœurs des peuples ! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son époux et de la sienne propre, elle nous parut par sa modestie comme un ange de Dieu parmi les acclamations et les fêtes de cette ville royale !

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, Messieurs, par le souvenir de nos joies passées ; et, nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légère idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avait bientôt passé, cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendait à son rang ou à sa vertu, étaient autant d'offrandes qu'elle faisait intérieurement à Jésus-Christ crucifié ; et l'impatience où elle était de se cacher dans quelque paisible et sainte retraite, pour y vaquer à la prière, marquait assez combien les applaudissemens et les vaines louanges des hommes lui étaient à charge.

Ses premières occupations furent d'aller d'église en église reconnaître Dieu partout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une reine qui lui servait de mère par sa tendresse et de guide par son expérience, et qui, déchargée du poids du gouvernement et libre des soins et des distractions des affaires, n'avait plus de pensées que pour le Ciel et pour son salut ; sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son règne, et mettre au pied de chaque autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte maison qu'elles venaient s'unir par la foi et par la charité plus étroitement qu'elles n'étaient unies par le sang et par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle était chancelante, attirer les lumières de Dieu sur le roi, et ses bénédictions sur le royaume.

Vierges de Jésus-Christ qui m'entendez, rappelez

ces jours heureux en votre mémoire. Le zèle que vous avez pour votre époux vous faisait voir avec plaisir ces majestés humiliées en sa présence ; et l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveler la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs et des joies du siècle, et répandre leurs cœurs devant Dieu, ces cœurs qui l'aimèrent pendant leur vie, et que vous voyez ici desséchés et consumés, moins par la mort que par le désir et l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette princesse. Elle se proposa non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa nation, et qui ne s'établissent que trop dans la nôtre ; mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, et de donner de bons exemples. Un air de sagesse et de vérité, répandu dans toutes les actions de sa vie, marquait la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondait de la sincérité et de la bonté de son cœur ; et sa persévérance dans la piété faisait voir qu'elle était fondée sur la charité et sur la grâce de Jésus-Christ, et non pas sur les jugemens et sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ a commandé dans son Evangile de faire de la pénitence et de justice, afin de s'élever au-dessus des autres par les bonnes œuvres qu'ils font, et de citer à glorifier le Père céles-

(1) Ut videant opera vestra bona, et

la force et la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde surtout les rois de la terre : ils sont plus élevés, et leurs actions sont plus remarquables ; ils ont plus d'autorité, et leurs exemples sont plus efficaces ; ils tirent leur grandeur de Dieu, et ils doivent servir à sa gloire.

Telle fut la reine dans tout le cours de sa vie. Dieu l'avait élevée sur le trône, afin qu'elle honorât sa religion ; unie au plus grand roi du monde, afin que sa vertu fût plus regardée ; établie dans un royaume où la communication plus libre des rois avec leurs sujets fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle suivit sa vocation ; et jamais vie ne fut plus pure, plus régulière, plus uniforme, plus approuvée. Est-il échappé quelque indiscretion à sa jeunesse ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité chrétienne ? A quelle espèce de ses devoirs publics ou particuliers de religion ou domestiques a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'est-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une censure, mais souffrir une mauvaise interprétation ?

La crainte de Dieu réglait toutes ses actions, et la médisance n'eut jamais ni le sujet ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de eâ verbum malum* (1). Louange que l'Écriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a si peu de réputations innocentes et irréprochables, et à la cour où la malice ne pardonne rien à la faiblesse, et où l'innocence même se sauve difficilement des soupçons et des mauvais bruits.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres les prétextes de leur négligence. Combien d'ames

(1) *Judith. 8.*

timides a-t-elle encouragées par sa profession publique de dévotion, et par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle ! Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les règles qu'elle prescrivit à la sienne ! Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections que par la persuasion de son exemple !

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, et toute la grandeur de l'État, est en la personne des rois ; mais on peut dire que la discipline des mœurs, et le succès de la piété dans la cour, est en la personne des reines. C'est autour d'elles que se range et que se réunit ordinairement tout l'esprit du siècle, le désir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir et d'être vu. C'est là que se forment ces traits de feu, selon les termes de l'Apôtre (1), dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, et dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition et de la délicatesse ; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres, et que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, et les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des royaumes : on se fait des modèles de ces dérèglements de mœurs ; et, par une suite funeste, mais naturelle, les péchés mêmes des grands deviennent les modes des peuples, et la corruption de la cour s'établit enfin comme politesse dans les provinces.

Jusqu'où vont ces excès, quand une princesse mondaine les entretient ou les autorise ? Qui ne sait que l'esprit du siècle est un poison qui s'enflamme et se dilate par de tels exemples ? Et quelle espérance de salut peut-on avoir dans un lieu qui

(1) *Tela nequissimi ignea. Eph. 6.*

devient le centre de la vanité, le règne des mauvais desirs, le séjour des tentations, et le pays de l'idolâtrie ?

La reine, Messieurs, sanctifia sa cour en se sanctifiant elle-même. Pour être appelé auprès d'elle, il ne suffisait pas de la suivre, il fallait aussi l'imiter dans ses pratiques de piété. La sagesse et l'ordre y régnaient partout ; la pudeur y était plus estimée que la beauté ; et la vertu y trouvait plus de crédit que la fortune. Méditer les sacrés mystères, assister au saint sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les prières de l'Eglise, c'étaient les occupations de chaque journée. La visite extraordinaire d'un hôpital dans des nécessités pressantes, un voyage de dévotion pour honorer la fête d'un saint, une retraite dans un monastère pour y faire une revue de sa conscience, c'étaient les affaires que sa religion et sa charité lui faisaient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avaient l'honneur de l'approcher, étaient touchés de ces bons exemples ; et le peuple qui la voyait dans ses dévotions, et dans quelles dévotions ne la vit-on pas ? l'admirait, la bénissait et l'imitait.

Ne vous figurez pas pourtant, Messieurs, que cette reine, quoique tout occupée de son salut, n'ait point eu de part aux événemens et aux affaires du siècle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avait destinée. Je ne parle pas de ces soins et de ces craintes cruelles qui firent si souvent porter à son cœur le poids de tant de difficiles entreprises. Je ne parle pas de cette régence qui, dans son peu de durée, ne laissa pas de faire voir les lumières qu'elle recevait de Dieu, et la confiance que le roi son époux avait en elle. Je parle de cette piété qui fut la source des prospérités constantes et souvent même inespérées de ce royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du roi : ce prince veut bien

partager sa gloire avec la reine, et joindre ce que le Ciel a fait par lui à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditait en secret ses grands et impénétrables desseins, la reine invoquait cette sagesse éternelle qui préside au conseil des rois. Si la victoire volait devant lui, les vœux de la reine avaient volé devant la victoire. S'il marchait au milieu des hivers, l'oraison de cette princesse pénétrait les nues pour lui préparer les saisons. S'il combattait les ennemis, elle levait ses mains innocentes vers le Ciel ; et nos armées s'échauffaient plus de l'ardeur de sa prière que de la chaleur du combat. S'il s'exposait lui-même aux périls ; anges de Dieu, députés à la garde du roi et à la sienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, et de lui conserver une tête si chère et si précieuse !

C'est ainsi que s'accomplissaient les desseins de Dieu et sur le roi et sur la reine, et que se vérifiaient ces oracles de l'Écriture (1) : « Que la femme vertueuse est la récompense de l'homme de bien ; qu'elle attire grâce sur grâce sur sa famille, et qu'elle est la couronne de son époux. » Les ordres du Seigneur dont cette reine était chargée furent les fondemens de sa grandeur ; et les commandemens du Seigneur qu'elle avait gravés dans son cœur furent les règles de sa piété. C'est ce qui me reste à vous faire voir.

SECONDE PARTIE.

Quoique la piété ait ses règles et ses principes, et que, selon l'Apôtre (2), le culte qu'on rend à Dieu doit toujours être raisonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions sages et bien conduites. Les uns, sous les dehors de la vertu, cachant les desirs et les affections du siècle, donnent

(1) *Eccl.* 26. *Prov.* 12. — (2) *Rationabile obsequium vestrum.*
Rom. 12.